

APRES MARIGNAN

Sur les routes du Dauphiné

« Le 1er de septembre 1515, mon fils vainquit et deffit les « Suisses auprès de Milan... et [le combat] commença à 5 heures « après midi et dura toute la nuit et le lendemain jusqu'à onze « heures... », relate Louise de Savoie dans son journal (1):

En réalité le roi eut « chaud » au cours du combat ; il dut rester 20 heures, en selle sur son cheval sans désespérer et à la fin de la première journée, la victoire paraissait bien incertaine. François 1er se tourna alors vers le ciel, si l'on en croit Guichenon, et fit vœu de se rendre à pied au Saint Suaire de Chambéry.

Le lendemain, à peine sorti du feu de la bataille, il était encore tout ému de sa victoire, quand il écrivait à sa mère du camp de Saint-Brigitte « au demeurant, Madame, faites bien remercier Dieu, par tout le royaume, de la victoire, qu'il lui a plu de nous donner. »

L'accomplissement de ce vœu sera le prétexte d'un curieux pèlerinage à pied fait par le jeune roi chevalier, escorté de toute sa cour à travers villes et villages du Bas Dauphiné. (Il fera l'objet d'une de nos prochaines études d'Histoire locale).

Les pèlerinages à pied étaient à la mode puisque la reine mère, à la date de la bataille de Marignan déclare dans son journal (1) : « Ce jour propre, je partis d'Amboise, pour aller à pied à Notre Dame, de Fontaine lui recommander ce que j'aime plus que moi-même, c'est mon fils glorieux et triomphant. »

En attendant ce n'est que quelques jours plus tard que l'on apprit en Bas Dauphiné le triomphe de l'Armée française. Le dimanche 7 octobre 1515; un feu de joie était allumé sur le Pont de Saône à Lyon : les consuls de la ville venaient de publier la lettre de François 1er où il annonçait lui même la victoire de Marignan : « Le nombre des Suisses " occis et tués " pouvaient bien atteindre 15.000 », disait-il.

Les populations dauphinoises purent se rendre compte que tous les morts n'étaient pas du même côté en voyant bientôt défilér sur leurs routes, les cortèges funèbres de quelques grands personnages. Leurs corps « confis en myrrhe et aloès » et « mis en coffres de plomb » étaient apportés en France pour être inhumés aux « lieux de leur seigneurie » (2).

C'est ainsi que le 22 octobre, le Parlement et les Consuls de Grenoble allèrent torche en main recevoir à la Porte-de-France un funèbre cortège : il ramenait le corps de la Trémoille, prince de Talemont, qui n'avait pu survivre aux cinquante deux blessures

duc Girard de Vienne eut de sa femme Berthe une fille, Ava (Eve). Peut-être faut-il reconnaître sa postérité masculine dans un certain Girard, possesseur de grands biens dans le Lyonnais, qui eut de son épouse Gremberge un fils du nom de Girard et qui porta le titre de comte de Lyon. — (4) L'anticipation du fameux abbé de Priim s'explique, non seulement parce que Bosen fut réellement roi quelques années plus tard, mais encore parce que d'autres personnages en Aquitaine et en Bretagne, vers la même époque, ont porté le titre royal, sans qu'on puisse affirmer qu'il leur fût vraiment accordé ou reconnu (Chronicon, éd. Pertz Mon. Germ. Hist. S.S., III ad annum 875). — (5) Que ses ennemis l'accuseront plus tard d'avoir empoisonnée. — (6) Voir p. 61-62.

dont son corps était couvert, et celui de François de Bourbon, prince de Châtellerault resté étendu sur le champ de bataille (3).

De Grenoble, le cercueil du duc de Bourbon prit la route de Lyon, où il n'arriva que le 26 octobre. Le voyage se faisait lentement car « il y avait service, par toutes les villes bourgs et villages » sur leur passage, pour le repos de l'âme de ces vaillants capitaines (4).

Les pays qui servaient d'étape sur le grand chemin de Grenoble à Lyon, tels qu'Artas ou Heyrieux eurent sans doute leur service au passage du « corps de François Monsieur, frère de Monsieur le Connestable de Bourbon, tué en la journée Sainte Brigitte, delà les monts. » [la deuxième journée de Marignan] (5).

Il n'y avait pas que des cortèges funèbres sur les routes dauphinoises, après Marignan. Il y en eut d'autres, beaucoup plus pompeux : telle cette brillante escorte de chevaliers qui, sous la conduite de M. de Mortemort, ramenait en France un prisonnier de choix, Maximilien Sforza, fils de Ludovic le More : il s'était rendu à François 1er le 14 octobre 1515 après un siège en règle de son château de Milan par les Français (6).

Il devait être « logé et traité selon son train », c'était la recommandation du roi ; aussi à son arrivée à Lyon, le 5 novembre, les conseillers de la ville décident de lui envoyer « du vin et de la dragée » et délèguent les sieurs Grollier et Faye, pour lui remettre dix boîtes de dragées « de toutes sortes » et deux boîtes de raisins de Damas, sans compter de nombreuses « simaises de vin clérel viel, et de vin blanc nouveau » (7). La brillante escorte ne fut pas sans en profiter...

En attendant le retour de François 1er, les routes du Bas Dauphiné furent encore livrées passage à des groupes de personnages beaucoup plus dangereux : c'étaient les lansquenets allemands, que le roi avait licenciés, après la bataille en leur payant un mois de solde d'avance. Ils avaient repassé les Alpes et leur approche répandait la terreur, car on connaissait leurs « grandes insolences », et qui plus est, on les disait « pestifèreux ». Le 14 décembre, une bande de ces soudards est à Aiguebelle en Savoie, et se prépare à venir à Grenoble et de là à Lyon ; aussitôt les consuls de Grenoble envoient à leur rencontre le seigneur de Sassenage et le président de la Chambre des Comptes. Ces personnages sont chargés de leur offrir 400 écus d'or pour les détourner de cette route... (8).

Malgré ces précautions... et l'interdiction officielle donnée aux lansquenets de traverser le Dauphiné, une bande retoutable dite la Ligue ou Bande Noire, traversée le Bas Dauphiné aux approches de Noël 1515 — elle arrive de Savoie et se dirige sur Lyon. — Le « dimanche 23 décembre » elle pénètre à la Guillotière (9). Aussitôt le consulat lyonnais envoie, dans ce faubourg, des vivres « comme pain, arans tromaiges et poissons » et par une « criée, invite les marchands à ne pas enchérir leurs denrées. Mais à en fournir aux dits lansquenets qui payent raisonement ».

Comme il fallait s'y attendre, les lansquenets ne payèrent pas raisonablement et même pas du tout si l'on en croit les archives de Lyon qui relatent la réclamation de 20 livres faite après leur passage, par la veuve Peterlau. C'était le prix « de trois tonnelets de harentz blancs, disait-elle, fournis à la Guillotière... aux lansquenets revenant de delà les monts au mois de décembre dernier... lesquels harentz furent prins par lesdits lansquenets sans en payer aucune chose. »

En même temps les conseillers de la Ville de Lyon font soigneusement garder les portes de la cité et mettre en place leur artillerie sur le pont du Rhône avec cinquante hommes. Dès le 23

décembre, la Bande Noire avec ses 4.000 lansquenets « pour soulager Lyon et le plat pays du côté du royaume » est rapidement dérivée vers la Bresse. On les fait passer le Rhône en amont de Lyon « au droit de la Grange du Pape » au moyen de six bateaux de transbordement et les archives de Lyon font mention des « journées des révérends, employés à la manœuvre de ces bateaux qui dura plusieurs jours » et des dépenses qu'ils firent « en vin, chaire et fromages » (10).

Un autre passage de lansquenets eut lieu à Grenoble entre le 24 et le 29 janvier 1516, on construisit un pont de bateaux sur l'Isère pour les détourner de la ville, et des commissaires furent envoyés à Vizille puis à Cornillon pour leur porter des vivres (11).

Les lansquenets qui avaient passé à Grenoble fin janvier, arrivèrent aux portes de Lyon fin février. La garde du pont du Rhône fut mobilisée et les précautions d'usage furent prises : si bien que la population de la ville en fut quitte pour la peur. Mais on comprend « l'effroy » des populations rurales du « plat pays » dauphinois aux environs des routes suivies par ces bandes de soldats mercenaires allemands qui rançonnaient paysans et marchands à longueur de journées !

Docteur J. SAUNIER.

(1) *Guichenon*. — Journal de Louise de Savoie dans « Preuves de l'Histoire Généalogique » de la Maison de Savoie T. II p. 457 et suiv. — (2) E. Baux. Louise de Savoie et Claude de France à Lyon. 1902 p. 26. — (3) Prudhomme. « Histoire de Grenoble » p. 305. — (4) E. Baux op. cit. p. 25. — (5) Arch. Mun. de Lyon B.B.31 et dans *Baux* loc. cit. — (6) Journal de Louise de Savoie. — (7) Arch. Mun. de Lyon B.B.34. — (8) Arch. Mun. de Grenoble B.B.3 f. 228. — (9) Baux et Bourilly. François 1er à Lyon. 1913 dans Rev. H. de Lyon p. 117. — (10) Arch. Mun. de Lyon CC. 637. — (11) Arch. Mun. de Grenoble BB. 41.

Propos, à bâtons rompus, sur un Déporté de bronze

« Habitants du Havre, Havrais !
« Je viens de Paris, tout exprès,
« Pour déboulonner la statue
« De Delavigne Casimir
« Il est des morts qu'il faut qu'on tue ! ».

Nous songions, certain jour à ces vers de Desnoyers en contemplant sur la place de l'Hôtel de Ville de Vienne le socle nu qui portait autrefois la statue de François Ponsard.

Peu de temps auparavant, une bonne vieille nous avait déclaré, avec de l'émotion dans la voix : Il paraît qu'on l'a retrouvé ; on va bien le remettre, ici n'est-ce pas ? Pensez que je l'avais toujours vu sur cette place ! ».

Pauvre Ponsard ! il a décidément joué de malheur avec l'envahisseur.

Il naît, à Vienne le 1^{er} juin 1814 alors que les Autrichiens, installés dans la ville depuis fin mars, l'occupent encore. Sa statue est inaugurée — et nous parlerons longuement plus loin de cette cérémonie — en mai 1870, à la veille d'un de nos plus grands désastres. En 1914, les Viennois fidèles s'affairent pour préparer à leur grand

homme un centenaire triomphal ! Mais il ne faut pas renvoyer les anniversaires, même de quelques semaines ; la fête n'ayant pu être prête pour juin, le centenaire qui se rappelle aux Viennois c'est celui d'une nouvelle invasion de la France deux mois plus tard !

Enfin, en 1943, l'avidité teutonnes exile à jamais François Ponsard de sa ville natale en compagnie d'un autre écrivain son compatriote un vrai poète celui-là : André Rivoire.

On les a vus tous les deux, dans le même fourgon, et les fées qui prêtent parfois langage aux métaux et aux pierres ont dû entendre un bien mélancolique entretien !

Plus besoin de tuer François Ponsard ; il est bien mort. Le théâtre antique de Vienne a beau avoir retrouvé ses gradins, personne n'a imaginé qu'on pouvait reprendre sur sa scène « Lucrèce » ou « Agnès de Méranie ».

Notre dramaturge porte le châtiment d'avoir voulu écrire en vers sans le moindre souffle poétique.

La statue elle-même, n'était-elle point déjà un châtiment ? Ce personnage à tête chenue, affaissé sur sa chaise n'évoquait aucune pensée lyrique ou épique. La sculpture ne réussit point aux vieillards et inversement ! Est-il rien de plus hideux que le Victor Hugo — en pierre, hélas ! — qui afflige une des places de Besançon ?

Nous parlons d'un vieillard, car c'est bien sous un aspect sénile qu'était représenté Ponsard. Et pourtant il est mort à 53 ans, âge où tant d'hommes sont encore pleins de forces jeunes, où Racine écrivait « Athalie » et Victor Hugo « Les Contemplations ».

François Ponsard eut pourtant son heure de célébrité. Il s'est posé en s'opposant. En face de la fatigante emphase hugolienne il apportait de la mesure. Mais quelle froideur dans cette pondération !... Essayez de lire, jusqu'au bout un quelconque de ses drames ?

L'année 1870 avait vu un renouveau de sa gloire. Le 3 avril de cette année, la Comédie Française, « après 27 ans d'oubli » signalent les chroniqueurs d'alors, reprenait Agnès de Méranie. Ce fut un beau succès. Grosse émotion dans le public : larmes, applaudissements répétés, etc... Et peut être les invectives adressées au pape, au long de ce conflit entre le Souverain Pontife et Philippe Auguste, prenaient-elles, en égard aux événements romains de 1870, un renouveau d'intérêt.

L'inauguration de la statue de Ponsard eut lieu à Vienne le 15 mai 1870.

La ville entière était en fête nous content les journaux de l'époque.

Une foule nombreuse était accourue des campagnes environnantes. Paris et Lyon avaient fourni un fort contingent d'hommes de lettres. La publication de leurs noms stupéfierait quelque peu le lecteur d'aujourd'hui, tant leur mémoire a complètement disparu au cours des années qui nous séparent de cette époque.

Le principal discours d'inauguration fut prononcé, en vers hélas ! par un écrivain sans génie ni talent : Emile Augier.

Oyez plutôt cette strophe, où l'énumération de patronymes aboutit au grotesque. Tout le monde bien sûr ne peut pas s'appeler Minos ou Pasiphæ pour l'enchantement des amateurs de poésie pure !

« Tous les amis sont là, saluant ton retour

« Tous ?... Hélas ! des absents il faut qu'on se souvienn

« Beaucoup manquent ici qui l'ont reçu là-haut